

Galeano, Eduardo. *Les veines ouvertes de l'Amérique latine : Une contre-histoire*. Paris, Librairie Plon, Coll. « Terre humaine », 1981, 477 p.

Jorge Armijo

Volume 13, Number 1, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701336ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701336ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Armijo, J. (1982). Review of [Galeano, Eduardo. *Les veines ouvertes de l'Amérique latine : Une contre-histoire*. Paris, Librairie Plon, Coll. « Terre humaine », 1981, 477 p.] *Études internationales*, 13(1), 201–201.
<https://doi.org/10.7202/701336ar>

GALEANO, Eduardo. *Les veines ouvertes de l'Amérique latine; Une contre-histoire*. Paris, Librairie Plon, Coll. « Terre humaine », 1981, 477 p.

Jusqu'au début des années 1970 l'Amérique latine, à l'exception du Cuba, était considérée comme la chasse gardée des États-Unis. À partir de cette situation géopolitique, renforcée par cinq siècles d'intervention étrangère, fut forgé et largement diffusé le concept de dépendance. Dans son expression la plus simple et mécanique, on définit ce phénomène comme une situation dans laquelle l'économie d'un certain nombre de pays est conditionnée par le développement et l'expansion d'une autre économie... Voilà le principe théorique qui détermine l'orientation de cet ouvrage qui est la version française, actualisée par une postface et une annexe statistique, de « Las venas abiertas de América Latina » publié pour la première fois en espagnol en 1971. Claude Couffon en a assuré la traduction.

La méthode utilisée est simple et à première vue convaincante. Elle est basée sur l'opposition et le contraste. Tout a commencé avec le choc de deux mondes, aux yeux de l'auteur, tout à fait opposés. D'un côté les autochtones d'Amérique, habitant un monde presque idyllique qui témoignait de la grandeur d'une civilisation cultivée, bien nantie et équitable. De l'autre côté, les représentants d'un monde en expansion, l'Europe, assoiffés de richesses et porteurs du germe capitaliste, le profit. Celui-ci prend corps dans le pillage et se développe dans l'exploitation. On peut facilement imaginer la suite. Les modes d'exploitation, suivant le type de production, se succèdent. Et dans un enchaînement catastrophique de spoliation et de misère se succèdent aussi, sans pitié ni repos, les exploités de la pire espèce. Il n'y a pas de place pour l'espoir. Simon Bolivar, le « libertador », vaincu et mourant trouvera les forces nécessaires pour s'exclamer: « Jamais nous ne serons heureux, jamais! » (p. 357)

Vers la fin, on est averti que l'ouvrage a été écrit par un auteur non spécialisé qui cherche à s'adresser particulièrement, « sur un ton de roman d'amour et de piraterie », à un public aussi non spécialisé. Malheureusement

cet avertissement fait partie de la postface, donc il nous arrive à la fin et par rapport à la version espagnole il a dix ans de retard. Éclairés par cette déclaration in extremis, on comprend le parfum sensationnaliste et lyrique qui se dégage de la prose. Dans cette perspective, l'auteur réussit un cri d'angoisse et de désespoir qui l'emportera au-delà du réel. Car, prise dans sa réalité, l'Amérique latine, telle que l'auteur l'effleure, à la page 229, « est une boîte à surprise », et on ajouterait: un objet multiforme qui mérite d'être abordé selon les règles élémentaires à la connaissance, à savoir: la définition et la distinction. On peut ne pas aimer les dictatures ou la pénétration impitoyable des multinationales, les motifs ne nous manquent pas, mais cela n'empêche pas de les approcher suivant une démarche à la fois rationnelle et dépouillée de tout déterminisme qui à la longue finit par devenir répétitif et, ma foi, démagogue.

Dix ans plus tard, les choses ont changé. Est-ce qu'on peut aujourd'hui soutenir, avec la même conviction, que l'Amérique latine continue à être la chasse gardée des États-Unis? L'Amérique centrale est là pour nous montrer le contraire. Par ailleurs, peut-on continuer à attribuer tous les torts à la dépendance? Cuba, exemple rayonnant de la révolution libératrice, est aujourd'hui confronté à la dure réalité de problèmes économiques, à la contestation, à un « leadership » sclérosé, à la pesanteur de son appareil bureaucratique et à la défense de causes justes... et moins justes.

Jorge ARMUJO

*Département de science politique
Université Laval*

LOWY, Michael, *Le marxisme en Amérique latine: Anthologie*. Maspero, 1980, 445 p.

Sous la forme d'un recueil de textes précédé d'une longue séquence introductive, cet ouvrage nous convie à une réflexion sur les grands courants du marxisme latino-américain. Au-delà d'un simple instrument de travail permettant de poser les premiers jalons d'une histoire du marxisme, l'oeuvre de M. Lowy soulève la question fondamentale de la